

auxquels on ajoutera les derniers colloques AGER, nous livrent une masse documentaire souvent inédite et de premier choix qui renouvelle sur bien des points notre connaissance des campagnes dans les provinces occidentales de l'Empire romain.

Georges RAEPSAET

David B. HOLLANDER, *Farmers and Agriculture in the Roman Economy*. Londres – New-York, Routledge, 2019. 1 vol. 16 x 24 cm, IX-131 p. Prix : 115 £. ISBN 978-1-138-09988-3.

À cent lieues des grandes approches macro-économistes qui tiennent souvent plus d'actes de foi idéologiques que de l'observation des faits, voici un petit ouvrage original qui se pose des questions d'apparence simple mais décisives sur la relation entre l'agriculteur et le marché, en Italie à la fin de la République et au début de l'Empire. Ce qui met au centre du questionnement le concept d'autarcie auquel l'auteur fait un sort bien approprié. L'auto-suffisance comme programme de vie sur le domaine rural tient plus du projet moral et du topos littéraire que de la vie réelle même si, dans toutes les agricultures traditionnelles du monde d'hier et d'aujourd'hui, on s'attache à produire sur le domaine de quoi nourrir la maisonnée ou plus si le domaine est vaste, riche et comprend des unités artisanales. Car l'autarcie, comme le rappelle très justement David Hollander, est de toute façon affaire de riches. Pour le petit paysan, c'est-à-dire la majorité des agriculteurs, si l'on casse sa houe ou sa *mola manuaris*, il faut bien en acheter une nouvelle sur le marché. Je rappelle pour mémoire que le soi-disant idéal autarcique a fait les choux gras des primitivistes : le juste ce qu'il faut pour cultiver son *otium*, l'absence de tout investissement productif, l'inexistence des moyens de transport, une main-d'œuvre servile calculée au plus juste et une indépendance maximale de tout projet mercantile. Ce qui me semble trouver dans notre société une correspondance originale dans le « tout faire et produire » à la maison ou le plus près possible de celle-ci, en cultivant ses légumes sur sa terrasse et en élevant ses poissons dans la baignoire, en évitant le marché sauf s'il est bio et de proximité. Cette petite note d'humeur passée, je confirme la justesse de l'approche réaliste de l'auteur qui tient aussi des « behavioral economics ». Les besoins sont nombreux même dans une vie simple et l'élémentaire n'est souvent disponible que sur le marché, ce qui implique une relation structurelle et naturelle entre le paysan et le marché. Il faut dès lors vendre ce que l'on a de trop pour pouvoir acheter ce dont on a besoin. Ce qui pose la question des surplus de production que l'on peut commercialiser une fois assurée la survie de la famille et la part de semences et graines réservée pour la saison suivante. Outre l'échange mutuel de services dans l'entourage, le voisinage ou le village qui permet de s'approvisionner sans devoir déboursier, le traditionnel don contre-don, et le bénéfice de la vente de marché, le paysan peut aussi monnayer ses prestations extérieures. Louer ses bras, son savoir-faire ou ses bœufs permet de s'assurer des rentrées bien utiles en espèces sonnantes et trébuchantes. Sous l'appellation de paysan se cachent des réalités diverses. Entre le tenancier servile ou libre sur une petite parcelle et le *vilicus* gestionnaire d'un vaste *latifundium*, les façons de vivre et les rapports au marché relèvent de structures de fonctionnement très différentes que l'auteur analyse avec pertinence et un souci constant de contextualisation historique dans cette période qui voit la terre devenir

un enjeu politique décisif. Toute agriculture s'intègre à un réseau, peu ou prou. C'est même une condition de survie, qu'il s'agisse des « elite farmers, moderately wealthy farmers, smallholders ou landless farmers », les plus dépendants du marché étant les « smallholders », la catégorie la plus nombreuse, « simply by virtue of having much less access to land and labor ». Étant donné la fiabilité aléatoire des sources écrites et les progrès encore mal assurés de l'archéologie agraire, on discutera sans doute certaines positions de l'auteur. Les variantes de situations se plient mal à la volonté de catégorisation. Mais David Hollander a le mérite de proposer sur un sujet finalement peu abordé une vision intéressante. Les historiens économistes devront en tenir compte.

Georges RAEPSAET

Beate WAGNER-HASEL & Marie-Louise B. NOSCH (Ed.), *Gaben, Waren und Tribute. Stoffkreisläufe und antike Textilökonomie. Akten eines Symposiums (9./10. Juni 2016 in Hanover)*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2019. 1 vol. relié, 18 x 24,5 cm, 485 p., ill. n/b & coul. Prix : 76 €. ISBN 978-3-515-12257-3.

Une anecdote amusante introduit l'ouvrage, le cheminement d'un t-shirt en coton dont la matière première est cultivée au Texas. S'ensuit un long voyage, mondialisation oblige, sur trois continents, pour le tissage, la mise en forme, l'impression du décor, pour revenir vers le Texas où le produit fini entre dans le circuit du grand commerce et repart vers les quatre coins du globe. Le monde antique n'est sans doute pas aussi sophistiqué en matière d'économie des textiles, mais on commence à se rendre compte, depuis quelques années déjà, qu'à part la tunique du paysan d'Ombrie ou le manteau à capuchon des Gaulois, le monde de la production des textiles, depuis l'époque mycénienne, est vaste, éclaté, élaboré et constitue un des volets les plus complexes de l'économie antique. Le matériau est périssable, c'est son gros défaut et la raison pour laquelle les vêtements et tissus ont été quelque peu oubliés par la recherche, mais les prouesses actuelles des techniciens de la conservation-restauration ont renouvelé complètement notre connaissance. Quelques lambeaux de tissus brûlés retrouvés dans une tombe ou sur un bûcher peuvent suffire pour reconnaître fibres, technique de tissage voire décors et même coloris. Les tissus coptes, depuis longtemps déjà, les textiles palmyréniens plus récemment, ont amené les chercheurs à rouvrir un dossier qu'on pouvait soupçonner d'importance et d'un intérêt multiple, qui part d'une production techniquement diversifiée et géographiquement dispersée à un produit fini de grand luxe, au terme d'une chaîne opératoire parcellisée par une division extrême du travail, et où interviennent les ateliers de tissage, de foulage, de broderie, de décoration. Quant à l'aspect économique et commercial, il est représentatif, plus encore que les autres secteurs, de toutes les facettes de l'économie, du petit marché local au long cheminement eurasiatique pour les soieries les plus fines. Le vêtement de prix, l'étoffe de haute qualité ont acquis dans les sociétés anciennes, au-delà de leur valeur monétaire, un poids social et culturel, constitue une marque de pouvoir, un indice de richesse et de représentation. Butin, trésor, impôt, échange, don, offrande, évergésie, trousseau de mariée ou part d'héritage sont concernés et ce sont ces aspects-là que privilégient les auteurs du volume, faisant appel à toutes les ressources méthodologiques disponibles, de la mycénologie à l'archéologie, sans oublier les textes, plus nombreux qu'on ne